

LES MASCARADES SOULETINES.

Ces mascarades sont des réjouissances de carnaval qui se pratiquent exclusivement dans la vallée de la Soule. Quelques auteurs en ont déjà parlé, savoir:

1°. J. Badé, dans l', *Observateur des Pyrénées*", n° du 13 mars 1840 : article intitulé: „Le Carnaval chez les Basques de la Soule“. Mais J. Badé prend soin d'avertir les lecteurs que, la seule fois qu'il est allé voir les mascarades, il est arrivé en retard; que les jeunes gens ont bien voulu recommencer pour lui quelques danses, et qu'il décrit le reste d'après les explications verbales qui lui ont été données. Après cet aveu, on aurait mauvaise grâce à lui reprocher les lacunes et les erreurs de sa description.

2°. Fr. Michel, dans le „*Pays-Basque*“ (1857), pp. 62-64. Mais Fr. Michel n'a probablement jamais vu de mascarades, et il en parle avec une brièveté qui n'exclut pas la confusion; plusieurs parties essentielles sont passées sous silence, et les inexactitudes abondent.

3°. A. Chaho, dans *Biarritz* (1865), t. II, pp. 84-121: ch. XXXVIII, „La Mascarade“; ch. XXXIX, „La Barricade“; ch. XL, „La Farandole“; ch. XLI, „L'Ours“; ch. XLII, „Le Zamalzaïn“; ch. XLIII, „Bouhame-Jaouna“. Mais si Chaho, Souletin de Tardets, avait pu voir de nombreuses mascarades et devait connaître à fond le sujet, il ne s'est guère soucié de faire une peinture exacte de ces fêtes populaires. Selon sa fâcheuse habitude, il a mieux aimé s'abandonner à sa fantaisie romantique. et il a dissimulé sous le clinquant de l'humour la part de vérité qui, pour ainsi dire malgré lui, subsiste dans sa description.

4°. J. Sallaberry, dans „*La Tradition au Pays-Basque*” (1899), pp. 265-281: notice sur „Les Mascarades Souletines“. Ce qu’il y a de précieux dans cette notice, c’est que l’auteur y a donné la musique des danses; mais, quoique son étude soit supérieure à toutes les précédentes, elle demeure incomplète sur beaucoup de points importants, et elle ne suffit, ni à donner au lecteur une idée nette de l’ensemble, ni à mettre en évidence le caractère étrange et archaïque de cet amusement populaire.

Il nous a donc paru qu’il serait utile de recommencer encore une fois la description de ces mascarades, en tâchant d’y mettre plus de détails, plus d’ordre et plus d’exactitude qu’on ne l’a fait jusqu’à ce jour. Voici comment nous nous sommes documenté:

D’une part, nous avons assisté nous-même à cinq mascarades : en 1901, le jeudi gras, à celles de Tardets; en 1909, le mardi gras, à celles de Larrau ; en 1913, le 25 janvier, à celles d’Ordarp ; en 1914, le 14 février, à celles de Viodos, et le 19 février, à celles de Tardets. D’autre part, soit par nous-même, soit par notre ami et collaborateur Léopold Irigaray, nous avons interrogé beaucoup de personnes capables de nous fournir des éclaircissements, tant sur ce qui se faisait autrefois, que sur ce qui se fait de nos jours, entr’autres le vieux Mr. Labat, de Mauléon, vieillard de plus de quatre-vingts ans, dont la mémoire est malheureusement un peu affaiblie; J. Héguiaphal, le père, qui, malgré ses soixante-dix ans passés, a encore des souvenirs très nets de ce qui se faisait au temps de sa jeunesse; J. Aguer, dit Burguburu, qui était, il y a une vingtaine d’années, un danseur fameux; et maints jeunes gens qui ont figuré l’année dernière ou cette année dans des mascarades. Bref, nous avons procédé à une petite enquête, ce qu’aucun de nos prédécesseurs ne semble avoir pris la peine de faire.

I. Organisation des mascarades.

La condition première et essentielle pour qu’un village organise des mascarades, c’est qu’il y ait dans ce village un assez grand nombre de bons danseurs, et qui aiment à s’amuser et à se montrer. La troupe n’admet pas d’étrangers, et il est très rare, du moins aujourd’hui, que les hommes mariés prennent part, à ce divertissement.

En dépit de ce nom de „mascarades“, les acteurs ne sont jamais masqués; mais ils portent des costumes qui varient selon les rôles, et dont la forme et la couleur sont réglés par la tradition. Les rôles de femme sont tenus par des garçons travestis.

Les représentations se donnent pendant la période du carnaval, c'est-à-dire depuis le jour des Rois jusqu'au mardi gras inclusivement. C'est l'époque où il y a peu de travaux à faire dans la campagne et où les jeunes gens peuvent consacrer au plaisir de nombreuses journées.

En tout pays et de tout temps, les mascarades ont été coureuses. Celles de la Soule ne font pas exception et c'est pour „sortir“ de leur village qu'elles s'organisent. Toutefois, la première et la dernière représentation se donnent dans le village même. La première, qui a lieu le premier dimanche de carnaval, est une sorte de répétition générale: les vieux danseurs y assistent, critiquent la façon dont les jeunes dansent, veillent à la conservation des anciens usages. La dernière, qui a lieu le mardi gras, est une sorte de remerciement et d'hommage rendu par les mascaradeurs à leurs compatriotes.

Toutes les autres représentations, dont le nombre moyen est de dix ou douze, se font dans les villages voisins. Autrefois, à en croire Chaho, p. 88, et Sallaberry, p. 269, les mascaradeurs choisissaient eux-mêmes la localité à visiter et le jour où, ils s'y rendraient; mais aujourd'hui ils ne viennent que là où on les a invités à venir, et la jour pour lequel on les a demandés. Or il est rare que ce jour soit un dimanche, et les mascarades ne sortent guère que le mardi, le jeudi et le samedi: ainsi les acteurs ont au moins un jour de repos entre deux représentations.

En règle générale, les mascarades ne s'en vont pas à plus de dix ou quinze kilomètres; néanmoins, le 26 janvier 1914, celles de Menditte sont allées à Saint-Palais, c'est-à-dire à une trentaine de kilomètres.

Dans le village qui „reçoit“, tout le monde se fait un point d'honneur de bien accueillir les mascarades. C'est jour de fête; personne ne travaille; les hommes et surtout les garçons s'endimanchent; les filles se parent de tous leurs atours.

Notons encore cette particularité. Lorsque des mascarades se

sont organisées simultanément dans deux ou trois villages du canton de Tardets la coutume est qu'elles se réunissent à Tardets le jeudi gras et qu'elles y donnent toutes ensemble une grande représentation.

II. Composition du cortège.

Les mascarades forment un assez long cortège, soit de figures isolées, soit de groupes caractéristiques; et il va de soi que le nombre des personnages dont ce cortège se compose peut varier beaucoup, selon les circonstances et selon les localités. Dans la Basse-Soule: où les villages sont plus peuplés et plus riches, par exemple à Chéraute et à Barcus, les mascarades ont jusqu'à cinquante, soixante, quatre-vingts acteurs; dans la Haute-Soule, — *Bassa-Buria*, le fond sauvage, — où les villages sont petits et pauvres, il n'y en a souvent que vingt-cinq ou trente. Mais les représentations les plus curieuses ne sont pas celles où les troupes sont le mieux fournies, et les hameaux de la montagne sont restés plus fidèles que les bourgs de la plaine aux anciennes et mystérieuses traditions.

Au surplus, tous les vieux Souletins s'accordent à dire que depuis une vingtaine d'années, les mascarades sont en décadence; qu'elles deviennent moins fréquentes; que les jeunes gens mettent moins de goût et d'amour-propre à les exécuter correctement; que, pour les rôles secondaires, on y admet de mauvais danseurs et même des adolescents qui ne savent pas danser du tout; que souvent on abrège ou supprime, surtout dans la Basse-Soule, une partie des danses et des „fonctions“; ¹ que beaucoup de rôles ont même disparu, parce que personne ne se souciait plus de les remplir. Ajoutons enfin que les passions politiques s'en mêlent et que, comme toujours, elles produisent de fâcheux effets: si des mascarades sont organisées dans un village où la municipalité est républicaine, les villages réactionnaires refusent de les recevoir; si elles sont organisées dans un village où la municipalité est réactionnaire, les villages républicains refusent de les recevoir. ¹ Ô Politique, que de sottises les gens commettent en ton nom!

¹On trouvera plus loin l'explication de ce terme technique.

²Cela s'est vu, notamment, en 1914.

Le Cortège que nous allons décrire comprend tous les rôles, même ceux qui sont en désuétude. Mais nous avons marqué ceux-ci d'un astérisque.

Un coup d'œil suffit pour constater que ce cortège se divise en deux bandes, et que les costumes, élégants et clairs dans la première partie, ont pour couleur dominante le rouge, tandis que, minables et sombres dans la seconde bande, ils ont pour couleur dominante le noir. Aussi, pour désigner l'une et l'autre bande, dit-on communément *les Rouges* et *les Noirs*. Il y a donc, en réalité, deux mascarades distinctes, et c'est pour cela sans doute que, comme Chaho l'a déjà remarqué, p. 85, les Souletins n'emploient jamais qu'au pluriel le mot „mascaradak“.

I. Les Rouges. — Voici leurs costumes et l'ordre dans lequel ils marchent : ¹

1°. Le *Cherrero*, qui est censé être un courrier à cheval² et qui ouvre, la marche. Déjà signalé par Badé, qui lui donne le faux titre de „maître de ballet“, et par Fr. Michel qui indique plus exactement ses attributions, il a été décrit ainsi par Chaho, p. 95-96: „Petit chapeau, ou toque emplumée; veste bariolée, faite de pièces et „morceaux de toute couleur, recousus en guise de mosaïque; ceinture „de clochettes, d'où tombe en rond, jusqu'à mi-cuisse, un chasse-„mouches, cotillon volant dont les franges voltigent avec le danseur; „des bas, dont l'un est blanc et l'autre rouge, et chaussure à l'ave-„nant . . .³ Il a en mains un balai de crins à long manche: son rôle „est de balayer, en dansant, le terrain que doit parcourir la mas-„carade, Les clochettes battent la mesure sur ses hanches; son balai „a une puissance magique pour faire vider la place aux spectateurs.“

Depuis Chaho, le costume du *Cherrero* a subi d'importantes modifications. En 1913, à Ordiarp, nous avons vu ce personnage

¹Fr. Michel, Chaho & Sallaberry ne sont pas toujours d'accord en ce qui concerne cet ordre. Nous l'indiquons ici d'après notre enquête personnelle.

²Cela résulte évidemment de ce que, dans la „fonction“, les maréchaux le ferment.

³Ce costume mi-parti est à peu près celui que portent encore aujourd'hui les Géants dans les pastorales basques.

vetu de la manière suivante: ¹béret rouge chargé de fleurettes,² de petites houppes blanches, de galons d'or, et orné d'un long gland de laine tricolore qui retombe jusque sur l'épaule; veste rouge à plastron blanc décoré de galons d'or et de tomboules d'or; ceinture de cuir à laquelle sont attachées huit ou dix grosses clochettes de cuivre; culottes de velour noir à galons et franges d'argent, serrées aux genoux par des lacets dont les bouts, terminés par des pompons rouges, pendant à droite et à gauche comme les *machos* des torreros; bas blancs à jour; guêtres noires garnies de plusieurs nœuds de rubans rouges et verts; en main un long bâton d'environ 1 m 50, garni de petites bandes de papier rouge et or: et à l'extrémité duquel flotte une grosse et longue touffe de crins de cheval. — Il faut que le *Cherrero* soit bon danseur.

2°. Les **Agneaux (Achouriak)* et le **Berger (Artzaña)*. Badé, Fr. Michel et Chaho s'accordent pour signaler la présence de ce groupe dans les mascarades. Selon Chaho, p. 96 et 109, le Berger avait „la pannetière et la houlette“, et il portait „une hache sur l'épaule, . . . arme d'attaque et de défense“. Les Agneaux étaient figurés par deux petits enfants, tout de blanc vêtus, que le Berger tenait en laisse par une corde et qu'il faisait marcher en sifflant. Selon d'autres, le Berger était armé d'un gros bâton. Il ne dansait pas. Ces rôles ont disparu des mascarades depuis une trentaine d'années.

3°. L' **Ours (Hartza)*. Selon Badé, c'était un solide gaillard, entièrement vêtu de peaux de chèvres. Chaho l'habille aussi „de peaux de bêtes“, et il ajoute que c'était un remarquable danseur. Fr. Michel et J. Héguiaphal parlent en outre d'un „conducteur“, d'un „guide“ qui accompagnait l'Ours; et cela fait naître un doute. De quel Ours s'agit-il donc? Est-ce de la bête sauvage? est-ce de la bête apprivoisée et muselée que promène un montreur d'ours? Pour Chaho, p. 63, c'est „l'ours indigène des Pyrénées, l'ours noir qui aime

¹Est-il besoin de dire que, pour ce qui concerne le détail des ornements, les costumes peuvent varier d'une représentation à l'autre? Mais l'ensemble reste toujours le même.

²Faute d'un meilleur terme, et pour éviter la répétition d'une périphrase, nous appelons *fleurettes* des ornements faits avec de petits rubans multicolores disposés en forme de croix ou d'étoiles: ces ornements, vus d'un peu loin, ressemblent beaucoup à des fleurettes brodées en couleur.

tant à dévorer les agneaux“. A notre avis, Chaho a raison; car ce qui se passe dans la „fonction“ de l'ours exclut l'hypothèse de l'animal apprivoisé et conduit par un guide. S'il est arrivé qu'on lui a donné un conducteur, c'est parce que l'on avait oublié son vrai caractère. L'Ours a disparu des mascarades en même temps que les agneaux.¹

4°. Le *Chat (Gathia)*. Ni Badé, ni Fr. Michel, ni Chaho ne le mentionnent; ce qui n'empêche pas que c'est un des personnages importants. Il paraît qu'autrefois tout le costume du Chat, béret, veste, culotte, espadrilles, était blanc, mais moucheté d'innombrables fleurettes de rubans rouges et bleus; et Sallaberry p. 270, a noté cette particularité. Voici ce que ce costume est devenu maintenant: béret blanc, chargé de galons d'or, de fleurettes, et surmonté d'une sorte de houppes rouges; veste rouge² chamarrée d'arabesques en passementerie d'or et d'argent dans le dos et sur les manches, avec plastron blanc décoré de galons d'or et de tomboules d'or; culotte chamois; bas blancs à jour; guêtres de velours lie de vin, ornées de galons d'argent, de rubans rouges et verts, de fleurettes rouges et jaunes; dans la main un zig-zag en bois, de grandes dimensions, avec lequel il taquine tout le monde et dérobe le bien d'autrui.

5°. La **Bohémienne*, remplacée depuis vingt-cinq ans environ par la *Cantinière*. — La Bohémienne, costumée comme les femmes de sa race (voir plus loin), offrait la provende au chevalet dans les plis de sa jupe retroussée. On la nommait communément „La Maquerelle“, et elle ne justifiait que trop ce nom par les obscénités qu'elle débitait pendant toute la fête.³ — La Cantinière, que, vu son emploi on appellerait plus exactement la Vivandière, porte aujourd'hui le costume que voici: chapeau bleu à fond bas et à bords plats,

¹ Sur le goût qu'an moyen-âge on avait à se déguiser en ours, voir E. Du Ménil, *Histoire de la Comédie ancienne*, t. I, p. 77. — Voici, d'autre part, ce que dit P. La Boulinière, dans son *Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes-Pyrénées françaises*, Paris, 1825, t. III, p. 404, en parlant des fêtes populaires de la vallée d'Argelès: „La Chasse à l'Ours . . . n'a lieu qu'en carnaval. Un des jeunes gens s'habille en ours, à l'entrée de la nuit, et va courir les bois, une torche à la main; tous les autres le suivent et tâchent de l'attraper.“

² A Viodos la veste était bleue, ornée de galons d'argent.

³ C'est sans doute pour éviter de nommer „la Marquerelle“ que Chaho fait offrir l'avoine au Chevalet par le Maréchal.

c'est-à-dire assez semblable, pour la forme, à celui que portent réellement les cantinières de l'armée, mais garni d'un ruban bleu, d'un galon d'or, de fleurs artificielles rouges et blanches; petite veste bleue, ornée de rubans rouges et de galons d'argent; plastron blanc, très chargé de petits rubans jaunes, rouges, verts, et de tomboules d'or; large ceinture blanche, serrée par une boucle d'or; jupe courte, ne tombant que jusqu'aux genoux, et bordée de galons d'or et d'argent; culotte blanche, dont le bas est garni de galons et de franges d'or; bas blancs à jour; guêtres lie de vin; en bandoulière un tonnelet d'étain fort allongé, que soutient une courroie de cuir.

6°. Le *Zamalzaïn* et le *Chevalet*. Au sens littéral, le *Zamalzaïn*, est le „gardien du cheval“; quant au *Chevalet*, c'est la figure de cheval dans laquelle l'homme est emboîté à mi-corps. Mais, comme le cheval artificiel ne peut se mouvoir que par l'action de l'homme, ils sont inséparables l'un de l'autre, de sorte que, même lorsque le cheval est censé agir seul, il continue à porter le cavalier qui lui imprime le mouvement.¹

Voici la description qu'en a donnée complaisamment Chaho, pp. 97-98: „Toque indescriptible, coiffure de zéphyr couronnée de „perles et de stras imitant le diamant, ornée de rubans qui retombent „sur les épaules et le long du dos; brodequins basques (espadrilles?); „bas blancs à jarrettières rouges; culotte blanche et veste rouge . . . „La pièce importante est le cheval qui porte le danseur. Ce cheval „d'osier a un poitrail et une croupe arrondie, que recouvre une housse „rouge de soie à franges, . . . grelots d'argent². . . petite tête noire „et crinière arquée; . . . les rênes, que le danseur tient de la main „gauche, et le fouet, qu'il fait claquer de la main droite, lui servent

¹ C'est donc à tort que Chaho, p. 97-98, ne veut voir dans le *Zamalzaïn* que l'„écuyer danseur“ représentant la chevalerie navarraise. Nous constaterons plus loin que, dans les mascarades, le *Chevalet* se comporte presque toujours comme un cheval et non comme un écuyer. — Le *chevalet* a été populaire dans presque toute l'Europe sous des noms divers qu'E. Du Méril a rapportés dans une note de son *Histoire de la Comédie ancienne*, t. I, pp. 421-423. Pour ce savant auteur, il n'est pas douteux que le *chevalet* représente, non le chevalier, mais le cheval lui-même, „avec ses différentes allures, ses vivacités et ses bonds, ses hennissements et son amour de l'avoine“.

² Badé parle aussi de grelots à l'encolure et au poitrail. Aujourd'hui, on en met quelquefois aux genoux du *Zamalzaïn*, mais le plus souvent on les supprime.

„à faire caracoler la bête; il danse, il tourbillonne, et toute la largeur „du chemin n'est pas de trop pour les évolutions qu'on lui voit exécuter.“ A quelques détails près, ce personnage est resté le même. L'homme porte une haute coiffure de fleurs artificielles, de plumes, de clinquant, avec un miroir rond, fixé au-dessus du front, pour simuler un diamant énorme, mais dépouillé aujourd'hui des rubans flottants dont parle Chaho; une veste rouge à plastron blanc, très chargée d'ornements, de galons d'or, de tomboules d'or, d'un entrecroisement de petits rubans, rouges, bleus, verts; une culotte de velours noir, garnie de rubans de couleur et de franges d'argent; des guêtres de velours lie de vin, ornées de galons d'argent, de fleurettes rouges et jaunes, de nœuds de rubans rouges et verts; à la main, un petit fouet. Le Chevalet, long d'environ 1 m 50, fait d'osier ou de bois léger, est suspendu par des bretelles invisibles à la hauteur des reins du Cavalier; il a le poitrail et la croupe recouverts d'une housse rouge parsemée de fleurettes bleues, jaunes et vertes; au bas de cette housse flotte un large volant de dentelle blanche, bariolé de petits rubans de couleur; le cou, en bois marron, mince et arqué, à peu près de la grosseur de celui d'un cygne, porte une crinière de poils noirs, droits et raides comme ceux d'une brosse; de petites rênes métalliques s'enroulent autour du cou; mais ce n'est point par ces rênes que le cavalier fait manœuvrer sa bête: c'est par le bois du cou qu'il la tient solidement, et cette forte prise lui permet d'imprimer à l'appareil les mouvements brusques d'un cheval qui rue ou qui se cabre. Le Zamalzaïn est toujours le meilleur danseur de la troupe.

7°. Les *Hongreurs (Kérestouak)*. Ils sont deux, le patron et l'ouvrier. Costume: béret bleu, sans autre ornement qu'une petite cocarde de rubans de couleur sur le côté gauche; jaquette, gilet et pantalon de velours noir ou marron foncé; foulard de couleur noué lâchement autour du cou et dont les bouts flottent sur la poitrine; grandes bottes ou guêtres de cuir; petit bouquet de fleurs à la boutonnière de la jaquette; canne qu'ils tiennent très souvent passée derrière la nuque. Ils parlent béarnais. — Ces deux personnages n'ont été introduits, paraît-il, dans les mascarades qu'à une époque assez récente. Par leur langage et par leur costume, ils devraient

appartenir à la bande des Noirs; mais, en fait, ils marchent toujours derrière le Chevalet, apparemment attirés là par leur office.¹

8°. Les “Marchandes de *fleurs* (deux garçons travestis en filles). Elles portaient de petits bouquets dans des corbeilles et allaient, en chantant, les offrir aux personnes distinguées qui les récompensaient de cette gracieuseté par une offrande. On les a vues encore en 1855, lorsque les mascarades de Mauléon se rendirent à Tardets; mais, depuis lors, elles ont été supprimées.

9°. Les *Kukulleros*, qui ne sont jamais moins de quatre, mais qui peuvent être dix, douze et même davantage, toujours en nombre pair. Ils marchent sur deux files, les uns à droite et les autres à gauche du chemin. On choisit pour cet emploi des garçons jeunes et lestes. Costume: béret blanc ou rouge, garni de rubans et de galons; veste rouge galonnée d'argent ou d'or, avec plastron blanc ou bleu, quelquefois orné de fleurettes; pantalon blanc; à la main, un petit bâton de cinquante ou soixante centimètres, où s'enroulent des bandes de papiers rouges et bleues et dont une extrémité se termine par une touffe de rubans ou de papiers de couleur. — On prétend que les *Kukulleros* d'aujourd'hui ne valent plus comme danseurs ceux d'autrefois, parce qu'ils sont presque toujours trop jeunes et ne savent pas bien danser. Selon Fr. Michel, p. 63, ils représentent „la fleur de la jeunesse du village“; et cela ne paraît point douteux, tant à cause de leur nombre et de leur groupement qu'à cause de leur costume. Ce costume à quelques ornements près, est celui qu'en l'an X le Général Serviez, dans sa *Statistique du département des Basses-Pyrénées*, décrivait comme étant „le costume de la jeunesse basque dans les fêtes les plus brillantes“.²

10°. Les *Maréchaux-ferrants* (*manichalak*). Ils sont au moins deux et quelquefois trois ou quatre. Costumes: long bonnet d'étoffe rouge, qui ressemble un peu à celui des paysans aragonais, et dont

¹Notons toutefois que Sallaberry, p. 271, les met *après* le Paysan et la Paysanne et *avant* les Remouleurs, c'est-à-dire dans la bande des Noirs.

²Cf. Fr. Michel, p. 208. — A l'entrée solennelle de J. de Llanas, évêque de Tarragona, en 1695, il y avait un groupe de „primos“ ou „primorosos“ (l'élite de la jeunesse), immédiatement après le groupe des *caballets* (Milà y Fontanals, t. VI, p. 278).

le bout, orné d'une houppes rouge, retombe sur l'épaule droite; veste rouge à galons d'or, avec plastron blanc orné de rubans rouges et de tomboules d'or; pantalon blanc. Le patron a en outre un tablier de cuir jaune, et il tient à la main des tenailles et un marteau; les ouvriers portent des chasse-mouches. Depuis que les marchandes de fleurs ont disparu des mascarades, les maréchaux-ferrants vont dans les maisons des notables recueillir les offrandes.

11°. Les **Sapeurs*. On les a vus quelquefois dans les mascarades, de la Basse-Soule, mais on ne les a jamais vus dans celles de la Haute-Soule. Ce sont probablement des personnages empruntés à la Basse-Navarre, où ils figurent dans les processions de la Fête-Dieu et dans les parades charivariques. Lorsqu'il y en a dans les mascarades, ils coupent le cortège des Rouges en deux parties et forment comme une avant-garde d'honneur pour les personnages qui les suivent. Ordinairement au nombre de quatre, ils ont une grande barbe postiche, portent sur la tête un énorme bonnet à poil fait avec une peau entière de chèvre noire, et sont vêtus d'un uniforme qui rappelle celui des anciens sapeurs de l'armée française, avec un grand tablier de cuir et une grosse hache de bois sur l'épaule.

12°. *L'Entsegnaria*, enseigne ou porte-drapeau. Costume: bérêt bleu avec cocarde tricolore sur le côté gauche; jaquette de drap noir, galonnée d'argent; plastron bleu, galonné d'argent et orné de tomboules d'or; pantalon noir. Le petit drapeau, d'environ 0 m 50 de côté, jadis blanc avec fleurs de lys d'or, aujourd'hui tricolore et garni de franges d'or, flotte au bout d'une hampe assez courte. Lorsque les mascarades sont en marche, l'enseigne agite sans cesse ce drapeau sur le rythme du tambour. Ce personnage doit être un très bon danseur. ¹

13°. Le *Jaona*, Monsieur, et la *Anderia*, Demoiselle. — Le Monsieur, qui, selon Badé, portait jadis „l'habit à la française“,

¹Dans la Basse-Soule, la place de l'enseigne est un peu différente. Il occupe la position intermédiaire entre les deux groupes formés par le Monsieur et la Demoiselle d'une part, le Paysan et la Paysanne d'autre part. Et il n'a pas besoin d'être bon danseur, parce que, dans la Basse-Soule, on ne danse point, les danses où il aurait à jouer un rôle important. Nous avons entendu dire aussi que, dans la Basse-Soule, il y a quelquefois un second enseigne placé derrière le Paysan et la Paysanne; mais nous ne l'avons jamais vu.

porte aujourd'hui une redingote noire souvent galonnée d'or ou d'argent, un chapeau de haute forme quelquefois galonné d'or ou d'argent, un pantalon noir à bandes d'or ou d'argent; il a l'épée au côté, tient à la main une canne de citadin aussi élégante que possible et ornée d'un nœud de rubans bleus; un large ruban bleu, descend de son épaule droite et passe en écharpe sur sa poitrine (le grand cordon du Saint-Esprit?). Le Monsieur est le Chef des Mascarades et tout le monde lui doit obéissance. — La Demoiselle, qui donne le bras au Monsieur, est habillée de blanc, mais avec de petits rubans de couleur disposés en nœuds ou en bordures sur sa robe; un large ruban bleu lui sert de ceinture, et elle a sur la tête un grand chapeau de paille chargé de fleurs artificielles qu'enveloppe une gaze blanche.

14°. Le *Laboraria*, Paysan, et la *Laborarisa* ou *Etche-kandere*, Paysanne, Maîtresse de Maison. — Le Paysan, habillé dans l'ensemble comme un Basque endimanché, porte le béret bleu sans ornements, la veste noire galonnée d'argent au col et aux manches, avec plastron blanc parsemé de fleurettes de couleur, le pantalon noir; et il tient à la main un bel aiguillon orné d'un nœud de rubans rouges et bleus.¹ — La Paysanne, qui marche à gauche du Paysan, porte un casaquin noir, large à la taille, une jupe noire ou foncée, sans ornements, un mouchoir de tête en soie noire, qui enveloppe le chignon, un foulard en soie noire autour du cou, une broche d'or et un sautoir d'or.

Ensuite vient la Musique, qui sépare les deux bandes. Elle se compose de deux musiciens, dont l'un bat le tambour, tandis que l'autre joue à la fois de la tchurula et du tambourin.²

II. Les Noirs. — Voici leurs costumes et l'ordre dans lequel ils marchent.

¹Chaho prétend, p. 99, que le Paysan porte lui-même „la bannière, symbole de sa vieille indépendance“. Mais aucune des personnes que nous avons consultées n'a vu cela, et il est probable que Chaho, qui écrivait de mémoire, a confondu avec une bannière l'aiguillon enrubanné.

²Fr. Michel, p. 62, et Chaho, p. 94, y ajoutent à tort un violon. Ch. Bordes a constaté que le violon est tout-à-fait inconnu dans l'orchestre des montagnards basques. Et c'est à tort aussi que Fr. Michel place les musiciens en tête des mascarades.

1°. Le *Cherrero* noir, qui manque souvent. Il est habillé de vieilles nippes sombres et armé d'un vulgaire balai de cuisine.

2°. *L'Enseigne* noir, qui est toujours Poupou, l'ouvrier du maître chaudronnier. (Pour le costume des Chaudronniers, voir plus loin.) Son drapeau, flottant au bout d'une courte hampe, a les mêmes dimensions que le drapeau des *Rouges*, mais il est d'étoffe noire. En 1913, à Ordiarp, cette étoffe était frangée d'or et portait l'inscription „Vive Poupou!“ En 1914, à Ordiarp, elle était ornée de nœuds faits avec des rubans de couleur.

3°. La **Bohémienne*, qui offrait la provende au Chevalet noir. (Voir plus loin, pour le costume de la Bohémienne et pour les raisons qui ont fait supprimer ce rôle.)

4°. Le *Zamalzaïn* noir, qui manque très souvent. Costume analogue à celui du *Zamalzaïn* rouge; mais les plumes du bonnet sont noires, la veste est noire, les culottes sont de velours noir, l'un des bas est noir et l'autre blanc, le fouet est noir, le chevalet est couvert d'une housse noire à bandes rouges.

5°. Le *Boham-Jaoun*, Chef bohémien, avec sa tribu, représentée naguère encore par un ou deux *Bohémiens* et par plusieurs **Bohémiennes*; mais, depuis quelques années, on a pris l'habitude de supprimer les Bohémiennes, que l'on remplace quelquefois par des Bohémiens.¹— Le costume des Bohémiens leur donne un air barbare: il est fait tout entier, coiffure, blouse, culotte, avec cette étoffe à grands ramages que l'on emploie pour les rideaux de lit, et il est orné à profusion de cette passementerie à petits pompons flottants qui sert aussi à garnir les rideaux de lit, les tapis de tables, etc. . . . En outre, leur toque qui, au temps de Chaho, était bariolée de broderies rouges et vertes, est entourée aujourd'hui d'une longue frange

¹Ce sont, dit-on, les curés qui ont fait supprimer les Bohémiennes, 1° parce que leurs propos étaient trop licencieux et que leurs actes allaient parfois jusqu'à l'obscénité; 2° parce que le travestissement de garçons en filles violait l'antique précepte: „non inductur mulier veste virili, nec vir utetur veste feminea . . .“ (Deutéronome, ch. 22). Selon M. Bouchet, de Licq, le clergé a essayé aussi de supprimer, à cause du travestissement, la Demoiselle et la Paysanne, mais n'y a pas réussi, parce que, sans Demoiselle et sans Paysanne, les mascarades ne sont plus possibles. Ajoutons qu'en ce qui concerne les propos licencieux, le bénéfice de la suppression n'a pas été grand: car les Bohémiens continuent à débiter toutes les gravelures que débitaient les Bohémiennes.

de couleur qui retombe jusque sur les yeux. La blouse du Chef est ornée de larges boutons en métal. Ils brandissent tous des sabres de bois, sur la lame desquels sont marqués au fer rouge des figures bizarres, des lettres, de petites croix. Naguère encore ils étaient armés de fusils dont ils faisaient de fréquentes décharges; mais il est arrivé des accidents, et toute cette mousquetterie a disparu. Ils portent en bandoulière un carnier ou un havre-sac; ils parlent, non le dialecte souletin, mais le dialecte bas-navarrais. — Les **Bouhamesak*, Bohémiennes (il y en avait parfois une quinzaine). Selon Badé, elles avaient pour costume „une jupe à raies rouges et blanches, un juste blanc et un mouchoir de même couleur sur la tête“. Selon Chaho, pp. 99-101, elles avaient „un tablier à deux poches: dans l’une, „une brosse pour les passants; dans l’autre, un pistolet qui jouait „souvent son rôle dans la mêlée . . . Elles vous brossaient d’un air „caressant; il n’était pas défendu de leur donner une pièce d’argent „pour la peine: Bohémienne prend de toutes mains . . .“ Par le fait c’étaient d’impudentes quêteuses qui, sous prétexte de vous brosser n’importe quoi, votre chapeau, votre habit, etc. . . . vous réclamaient le salaire de ce prétendu service.

Pour bien comprendre le rôle des Bohémiens dans les mascarades, il est utile de rappeler ici ce que fut, historiquement, leur séjour dans le Pays Basque. Résumons donc ce qu’en dit Fr. Michel, pp. 128-146.

A partir de 1538, de nombreux règlements furent faits contre les Bohémiens qui infestaient la région: on en connaît douze pour le XVI^e et le XVII^e siècle, sept pour le XVIII^e. Le texte de ces règlements montre que, jusqu’à la Révolution, ces nomades étaient considérés comme très dangereux. Au XVII^e siècle, on les accuse de rôder tout, armés dans la campagne, d’y commettre une infinité de déprédations, d’intercepter quelquefois les routes et de jeter la terreur dans les villages. Au XVIII^e siècle, on les accuse de brigandages, d’assassinats, de crimes de toute sorte; on va jusqu’à ordonner de leur tirer dessus comme sur des bêtes nuisibles, et on promet de fortes primes pour leur capture. Les documents les décrivent comme „s’habillant de guenilles de toute couleur et de toute forme“, refusant de se soumettre aux usages de la civilisation, pratiquant des mariages qui ne sont guère que des accouplements et qui peuvent se dénouer

par la seule volonté des parties. Tant et si bien qu'en 1802 l'autorité prit une mesure arbitraire et violente, mais efficace, pour remédier à ce désordre plusieurs fois séculaire: dans la nuit du 6 décembre, M. de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées, fit arrêter en masse par la force armée tous les Bohémiens que l'on put saisir dans les arrondissements de Mauléon et de Bayonne, et la plupart d'entre eux furent déportés sur la côte d'Afrique. „Cette mesure, dit un écrivain contemporain, fut un véritable bienfait pour le département.“ Ceux qui demeurent aujourd'hui dans le Pays-Basque, se sont peu à peu fondus avec le reste de la population.

6°. Les *Kaouterak*, Chaudronniers. Ils sont trois: le patron, que du temps de Chaho (p. 103) on appelait Obergni, et que l'on appelle aujourd'hui Cabàna; l'ouvrier, Poupou; l'apprenti, Phitchou. Autrefois ils avaient avec eux un bourriquet chargé de chaudrons bosselés et troués; aujourd'hui c'est l'apprenti qui a le chaudron sur son dos. Badé les décrit ainsi: „Ils sont mal vêtus, couverts de haillons, ont une queue d'agneau pendue derrière la tête et portent avec eux l'attirail du métier: un chaudron, des tenailles, un marteau, une chaise, et un bâton ou une barre de fer . . . Le maître se distingue par des lunettes énormes qu'il a sur le nez, et le grand livre de comptes dont il est muni.“ Ce costume n'a pas changé; mais il convient d'en compléter la description. Le maître porte en bandoulière une corne de chèvre qui lui sert d'écrivoire, et il tient à la main un gros fouet avec lequel il se fait obéir de ses ouvriers; son registre de comptes est en loques; l'apprenti se fabrique souvent une barbiche et une moustache avec de longs poils de chèvre; tous portent, soit des bottes, soit des guêtres de cuir noir où sont attachés des grelots de cuivre, et ils ont de grosses cannes à crosse. Les queues de mouton blanches qui ornent leurs chapeaux cabossés ou qui sont cousues dans le dos de leur jaquette rappellent un ancien usage: autrefois c'étaient les chaudronniers qui, dans les villages basques, achetaient aux paysans la laine et les peaux d'agneaux. Ces personnages parlent français ou, pour mieux dire, en leur qualité d'Auvergnats, ils estropient la langue française à la mode du Cantal, et sous prétexte de régler des comptes arriérés, ne se gênent pas pour réclamer des sous au public.

7°. Les *Chorrotchak*, Remouleurs ou Gagne-Petit. Ils sont deux: le patron et l'ouvrier. Costume: vieux chapeau de feutre mou ou casquettes (coiffures d'étrangers); habits minables, quelquefois ornés de dentelles de papier dans le bas ; grands tabliers de cuir; canne à la main. Ils se font l'un et l'autre de fausses barbes avec des morceaux de peau de chèvre qui leur recouvrent presque toute la face comme des masques. L'ouvrier porte sur son épaule une petite planche à aiguiser, en bois, longue d'environ 0 m 50. Ce sont de grands bavards qui racontent mille balivernes sur leur métier, débitent quantité de sottises sur le compte des filles, s'approchent des gens qu'ils rencontrent et leur improvisent des compliments en vers, pour obtenir des sous; mais, l'orsqu'on refuse de leur donner, les compliments se changent en injures. Ils vous offrent aussi de vous aiguiser n'importe quoi, votre couteau, votre chapeau, le pan de votre veston ou de votre robe, moyennant un prix minime. En tant qu'improvisateurs et quêteurs, ils parlent basque; mais dans leur „fonction“ ils parlent français.

8°. Les **Ramoneurs*. Ce groupe a disparu depuis longtemps des mascarades. Il est probable qu'ils étaient costumés à la façon des petits savoyards qui faisaient naguère encore ce métier, et que, comme ceux-ci, ils demandaient l'aumône à tout le monde.

9°. Le **Barbier*, habillé de blanc, portait un grand rasoir de bois blanc et un pot à colle avec un pinceau; et il offrait aux gens de les raser moyennant finance.

10°. Le *Médecin* et l'apothicaire, qu'on ne voit plus guère que dans les mascarades de Barcus. Ils portent l'un et l'autre une longue redingote noire, un chapeau de haute forme, un grand manteau ou mac-farlane à double pélerine; le médecin tient à la main un gros livre; l'apothicaire tient une menaçante seringue. Le premier est toujours prêt à soigner tout le monde, le second toujours prêt à droguer et à clystériser tout le monde; et ils réclament ensuite le prix très surfait de leurs ordonnances et de leurs médicaments.

11°. Le **Notaire*, drapé dans un ample pardessus, avec le chapeau de haute forme sur la tête, avec des bésicles sur le nez, avec une liasse de papiers timbrés sous le bras. Il ne demandait

qu'à griffonner des contrats et des testaments, puis exigeait pour son grimoire de copieux honoraires.

12°. L' **Evêque*, mentionné p. 95 et 104 par Chaho, qui d'ailleurs déclare ne l'avoir vu qu'une seule fois. Cet évêque était monté sur un âne et marchait l'avant-dernier dans le cortège. Sans aucun doute ce n'était pas le véritable évêque: il est impossible de supposer que les populations basques, très religieuses, lui aient attribué le rôle caricatural dont parle Chaho. C'était quelque chose comme l'„évêque des fous“ : un faux évêque „qui disait à chacun ses péchés“. Cette sorte de confession à rebours se prêtait trop bien à la satire la plus indiscreète et à la malignité la plus blessante pour qu'on ne se soit pas empressé de supprimer le personnage qui en était chargé. Chaho semble insinuer en outre que l'évêque des mascarades faisait commerce d'indulgences.

13°. L' **Espagnole* marchande de charbon. Elle était habillée en Aragonaise, jupe courte, etc. On lui adressait des plaisanteries salées, dont l'une consistait à lui dire que son charbon était moins noir que la peau de ses cuisses.

14°. Les *Eskeliak*, Mendiants. Ils paraissent rarement dans les mascarades, parce que personne ne veut plus se charger de ce rôle; toutefois, nous en avons vu en 1914, à Viodos. Costume: vieux chapeau de feutre, vêtements déguenillés, foulard rouge autour du cou, bottes éculées; en bandoulière, un accordéon. Il paraît qu'autrefois ce rôle était tenu par des vieux. Est-il besoin de dire que les Mendiants mendient?

Notons enfin que l'on a vu parfois dans la bande des Noirs quelques personnages de fantaisie qui n'y avaient pas de place traditionnelle; par exemple, un **Décrotteur* et son *Domestique*, qui s'offraient à cirer les chaussures des assistants; un **Pâtissier*, qui promenait sur un plateau, en guise de petits fours, des crottes de mouton roulées dans de la farine; des **Colporteurs* qui débitaient leur pacotille, etc. Et l'on comprend sans peine que tous ces personnages étaient aussi des quêteurs.

Pour parachever le dénombrement des personnes qui interviennent dans les mascarades, il ne nous reste plus à parler que du *Sergent* et des *Suivantes*.

Le Sergent ou Commissaire, non costumé, mais coiffé d'un béret à cocarde, armé d'un petit sabre suspendu à un ceinturon de cuir verni dont la plaque est dorée, a pour charge de faire la police sous les ordres du Monsieur.

Il marche à côté du cortège, y maintient l'ordre, presse les trainards, etc. . . .

Les Suivantes sont deux ou trois sœurs d'acteurs, plus ou moins couturières, qui suivent la troupe en voiture. Car, si la troupe va loin, les acteurs ne se costumant qu'en, arrivant à proximité du lieu où doit se donner la représentation; et alors les Suivantes apportent les costumes jusqu'à la maison où les acteurs doivent les endosser; puis, pendant la représentation elles gardent les vêtements ordinaires; et enfin, après la représentation, elles remportent les costumes dont les acteurs se sont dévêtus. Et si la troupe, n'allant pas trop loin, part costumée, les Suivantes apportent les vêtements ordinaires que les acteurs reprendront après la représentation, et elles remportent les costumes au village. Dans l'un et l'autre cas, on peut aussi avoir besoin d'elles pour faire aux costumes quelques réparations urgentes.

(A suivre.)

G. HÉRELLE.